

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAVAUD, GODFROY, et M^{lle}
NIVERLET, libraires ;

A PARIS,
Office de Publicité Départementale (Isid.
FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-
nérale (HAYAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service d'Été).

Départs de Saumur pour Nantes.		Départ de Saumur pour Paris.	
6 heures 36 minut. soir,	Omnibus.	9 heures 49 minut. matin,	Express.
4 — 10 — —	Express.	11 — 50 — —	Omnibus.
2 — 58 — matin,	Express-Poste.	6 — 36 — soir,	Omnibus.
10 — 23 — —	Omnibus.	8 — 58 — —	Direct-Poste.
Départ de Saumur pour Angers.		Départ de Saumur pour Tours.	
8 heures 2 minut. matin,	Omnibus.	7 heures 27 minut. matin,	Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. »	Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 »	— 13 »
Trois mois, — 5 25	— 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception
d'un avis contraire. — Les abonnements de-
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-
cation de temps ou de termes seront comptés
de droit pour une année.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Pendant que le comte Esterhazy continue sa mission de paix à St-Petersbourg, les dépêches télégraphiques de cette capitale aussi bien que celles de Londres et de Turin ne nous parlent que de conseils de guerre et de préparatifs militaires poursuivis sur la plus vaste échelle. « Un conseil de guerre aura lieu dans quelques jours à Paris, nous écrit-on de Londres, et l'Angleterre sera représentée par le duc de Cambridge, les amiraux Dundas et Lyons et les généraux Airey et Jones. » Les membres du cabinet anglais, ajoutent d'autres correspondances, se sont assemblés, le 4, au département de la guerre. Les ministres présents étaient lord Palmerston, lord Parnham, lord Clarendon, lord Grandville, sir Ch. Wood et sir George Grey. Lord Hardinge et l'amiral Lyons ont pris part aussi à la délibération qui a duré trois heures.

Des lettres de Turin annoncent de leur côté, que le départ du général Lamarmora, pour Paris, qui devait avoir lieu le 3 de ce mois, n'a été retardé que de quelques jours, le général ayant été forcé de garder le lit à la suite d'un accident de voiture, mais que le général pourra se mettre presque immédiatement en route, les ministres étant venus délibérer avec lui dans son hôtel.

A Saint-Petersbourg, on multiplie les ordres pour élever partout des fortifications même autour des villes de l'intérieur, témoin Kiew, dont les défenses devront être terminées dans le courant de l'hiver. « L'énergie avec laquelle on poursuit les armements et les préparatifs de guerre, dit à ce propos le *Nouvelliste de Hambourg*, s'accroît peu à peu avec les bruits de paix qui circulent dans toute l'Europe. Le Czar vient de prendre encore une mesure spéciale en vue de la campagne du Nord dont il est menacé. Le général Rudiger, commandant de la

garde et des grenadiers, a fait publier l'avis suivant :

« Vu le nombre considérable d'officiers dont on aura besoin l'année prochaine pour le service des batteries côtières et des redoutes construites pour la défense des côtes de la Baltique, on invite tous les officiers de marine blessés, qui sont devenus impropres au service de la flotte, à prendre du service dans les dites batteries et redoutes. »

Et, en effet, la cour de Russie nous semble avoir raison d'éprouver pour le sort de Cronstadt et des autres forteresses de la Baltique les inquiétudes les plus sérieuses.

« Jusqu'à présent, notre présence dans la Baltique a été plutôt une démonstration qu'une formidable tentative de destruction. Nos vaisseaux n'ont eu pour objet que la ruine du commerce russe. Ils ne se sont exposés à aucun danger, ils n'ont rien fait pour la gloire. Ils ont chassé le pavillon russe de toutes les mers, sans avoir éprouvé eux-mêmes aucune atteinte. Il en est certainement résulté de graves désastres pour le pays ; les villes russes en ont éprouvé des perturbations, les négociants en ont été épouvantés et leurs approvisionnements s'en sont ressentis ; mais tout cela est insuffisant pour vaincre l'obstination nationale et se trouve malheureusement impuissant pour porter la conviction dans le peuple. Il faut adopter une autre marche ; une plus puissante attaque doit être faite, il faut qu'on sache si l'habileté et le courage des Anglais sont de force à s'attaquer aux fortifications qui font l'orgueil et la force de la Russie.

« Nous pensons, et toute l'Angleterre pense avec nous, que les forces que nous allons envoyer cette année contre ces terribles citadelles, que les batteries flottantes que nous ferons opérer conjointement avec nos alliés, que les flottilles de canonnières que nous enverrons, doivent au moins suffire, sinon

à détruire les forts eux-mêmes au moins à anéantir tout bâtiment qui s'abrite derrière leurs canons.

« La destruction de la marine russe est à ajouter à l'histoire de notre gloire maritime. Ce sera un coup auquel la Russie ne remédiera pas de long-temps ; ce sera pour elle un dommage grave matériellement et financièrement parlant, ce sera une perte mortelle de la position que son ambition l'avait portée à prendre en Europe. Sweaborg et Kinburn ont montré comme simples opérations préliminaires, quelle est notre puissance et combien peu nous devons éprouver de doutes. La Russie, par la conduite insensée qu'elle ne paraît que trop vouloir suivre, attirera sur elle un terrible enseignement, dans la Baltique. Ce n'est pas pour rien que nous préparons une force navale aussi redoutable. Les travaux qui s'exécutent avec une si grande activité dans nos arsenaux ont, sans aucun doute, un but arrêté, et quand sera venu le moment pour l'Angleterre de voir encore une fois la flotte de la Baltique sortir de ses ports, elle verra non-seulement partir la plus puissante force navale qui soit jamais sortie d'un pays, elle sentira qu'elle ne doit pas simplement commander sans opposition sur les mers russes, mais avoir un autre but et anéantir les vaisseaux qui ont dissimulé jusqu'ici leur présence derrière ces forts que nous nous préparons à affronter et à enlever. »

On sait que le *Morning-Post* est ordinairement bien renseigné. Il n'est donc pas douteux que la marine britannique, aidée de nos escadres, est résolue à frapper un coup décisif, dès l'ouverture de la campagne prochaine. — Havas.

Un nouvel échange de prisonniers vient d'avoir lieu à Odessa. Au nombre des captifs rendus à la liberté se trouvent les trois officiers du *Vautour*, qui avaient été pris à Kinburn dans des circon-

FEUILLETON

LE DERNIER JOUR DE FRASCATI.

(Suite.)

Frascati s'était illuminé comme pour ses bals ; il voulait mourir joyeusement aux clartés de toutes ses girandoles de fête. Comme le sage Sardanapale, il avait entassé sur son bûcher funèbre ses femmes, ses bijoux, ses écrins, afin de périr avec ses richesses, et de s'ensevelir dans des cendres d'or. On était accouru à cette grande agonie de tous les coins de l'univers. Jamais plus étonnant congrès de peuples. La mappemonde était représentée, là, par tout ce qui porte une passion à la pointe de ses nerfs. Les idiomes de l'univers se croisaient sur les lambris du salon et entonnaient le *Diés iræ* polyglotte du trente-un dans cette Josaphat de jeu. C'était un éblouissant chaos de femmes échevelées, de visages écarlates, de robes de soie, de décorations de tous les ordres, d'habits de toutes couleurs, de cascades d'or et d'argent, un nuage formé des vapeurs de toutes les passions, et qui, se déchirant par intervalles, faisait entendre un fracas inouï de grincements de dents, d'éclats de rires, de soupirs d'enfer, de cris de désespoir, d'extase du paradis. Au milieu des joueurs vulgaires, animés du plat amour du gain, on distinguait, à l'irradiation de leurs regards, des hommes qui ont emprunté une ride à toutes les années d'une vie orageuse, et qui, ayant tout vu, tout appris, tout éprouvé, tout connu et n'ayant plus foi ni au bonheur, ni au plaisir, et face à face avec l'enfer, cette mort continuelle de la vie, étaient venus là, pour accepter un duel avec le destin, pour se battre avec la fatalité, cet invisible fantôme qui s'écartait pour la dernière fois et devait s'engloutir, minuit sonnant, au

bruit des chaînes d'or qu'il traînait sous son linceul.

Il est onze heures. Le jeu a peint un masque sur tous les visages, de sorte que l'ami ne reconnaît que difficilement son ami. Les chevelures fluides s'incrustent aux tempes, la sueur du col a tordu les cravates de soie ; les mains convulsives ont mis à nu les poitrines ; tout le monde s'est déguisé à son insu, à cette saturnale du jeu. Dans leur furie de locomotion, les groupes passent et repassent devant les hauts miroirs du salon, et chaque joueur, s'inclinant devant la glace, méconnaît sa propre figure, et croit saluer un ami oublié, qu'il a connu autrefois. Au centre de ce peuple en délire, nos deux amis se sont vingt fois séparés et réunis. De Vaudreuil se fait remarquer par des cris intermittents et techniques de désespoir, et Félicien, perçant la foule, l'interroge avec des yeux qui tombent de la tête sur le tapis.

— Avez-vous vu le coup, Félicien ? s'écriait de Vaudreuil, tordant ses gants pour économiser ses mains.

Un non, étouffé dans l'embrassement du gosier, était la seule réponse de Félicien.

— Mon ami, un coup affreux, inouï ! un coup impossible à retrouver dans les cinquante mille tailles qu'on vend chez Chaumerot, au Palais-Royal ! Voyez cette carte, Félicien ! Vingt-trois intermittentes ! J'ai sauté quinze masses ! une taille hachée m'a fait sauter la progression d'Alembert ! Celle-ci a tué tous mes parolis ! Il nous reste deux mille francs.

— Deux mille francs ! dit Félicien avec une voix d'écho poitrinaire.

— Oui, mon ami, deux mille francs, et quelques bribes de jetons qu'il faut risquer à la roulette pour attraper un plein ou un cheval. Tenez, mon cher, prenez ces deux mille francs et laissez-les couler dans vos bottes ;

vous ne pouvez pas rester sans le sou.

— Eh ! mon Dieu ! dit Félicien avec une voie d'ombre qui demande crédit de Pobole à Caron : eh ! mon Dieu ! que voulez-vous que je fasse de deux mille francs ? pourquoi les garder ? ne puis-je pas me refaire avec cette somme ?

— Sans doute. Avec un louis on peut gagner un million. C'est le seul avantage que nous ayons contre la banque. Et si vous les perdez ?

— Si je les perds, vous m'accompagnez au pont des Arts.

— Et je vous suivrai, dit de Vaudreuil d'un air digne, avec un serrement de main solennel.

— Très-bien ! de Vaudreuil.

— Comment voulez-vous jouer ces deux mille francs, Félicien ?

— Et ! comme vous voudrez, à votre idée, tout est bon, jetez les deux billets et laissez jusqu'au coup de douze mille francs.

— Et puis même masse, jusqu'à la somme ronde de cent mille, n'est-ce pas ?

— Allez.

En ce moment, un jeune homme, inondé de sueur et de joie, le visage illuminé de l'aurole de la victoire, et laissant lire dans ses regards tout un avenir de jouissances échangées contre de l'or, fendait la foule, la main droite levée, agitant des grappes de billets de banque, et faisant heurter ses poches mélodieuses, pleines de louis échappés des rouleaux. Les femmes lui disaient des paroles charmantes qui provoquent des largesses ; les professeurs lui demandaient la marche qu'il avait suivie ; les mathématiciens le consultaient un crayon à la main. On entendait ces phrases rapides : — J'ai gagné soixante-

tances assez remarquables.

Voici des détails qu'un correspondant de la *Gazette* tient directement de l'un d'eux :

« Ces trois officiers chassaient par un épais brouillard auprès d'une pêcherie gardée par quelques soldats seulement; tout indiquait de ce côté là la plus grande sécurité, et rien ne pouvait faire soupçonner qu'on eût à craindre la moindre surprise. Cependant apparut tout à coup, à quelques pas de nos chasseurs, un peloton de Cosaques suivi de très près par une longue file de cavalerie et une batterie d'artillerie à cheval.

« Nos trois officiers n'ayant pas été aperçus, pouvaient se cacher dans les roseaux; mais la vue du danger qui menace les avant-postes, et la crainte que la garnison ne soit attaquée à l'improviste, leur fait oublier leur propre personne. Ils jettent l'alarme; les avant-Postes se replient, et bientôt le canon de Kinburn annonce aux Russes qu'il est prêt à les recevoir. Quant aux trois officiers, entourés et assaillis par les Cosaques, ils sont faits prisonniers par le prince Labormiski qui commandait l'expédition. »

« Londres, samedi 5 janvier. — Un conseil de guerre aura lieu, dans quelques jours, à Paris. L'Angleterre sera représentée par le duc de Cambridge, les généraux Airay et Jones, les amiraux Dundas et Lyons. — Havas. »

Le cabinet prussien paraît s'inquiéter beaucoup de l'attitude indépendante que prennent la Bavière et la Saxe. On soupçonne que le baron de Seebach, qui représente ces puissances, joue le premier rôle dans une négociation d'où la Prusse est exclue. Le cabinet prussien se glorifiait de s'être mis, par sa neutralité, à la tête de l'Allemagne et il s'aperçoit aujourd'hui que l'Autriche et les puissances secondaires sont dans la plus étroite union. — Havas.

La malle des Indes occidentales est arrivée, apportant des nouvelles de la Jamaïque du 11 du mois dernier et la somme de 3,156,313 dollars en espèces. Les nouvelles de cette île sont sans importance. Le choléra s'était manifesté à Porto-Ricco, et la fièvre jaune à la Martinique. La récolte du sucre à la Trinité promettait d'être plus abondante que de coutume. On avait découvert de l'or en très-grande abondance, dans la partie méridionale du Chili. L'insurrection qui avait éclaté en Bolivie avait été anéantie. — Havas.

Des dépêches télégraphiques ont fait connaître la nomination du prince Menschikoff au gouvernement de Cronstadt, la formation d'un 4^e bataillon de chasseurs de la couronne sur le modèle de nos chasseurs de Vincennes, transformés en chasseurs à pied, et qui comptent maintenant vingt bataillons; enfin, l'ordre de fabriquer encore 3 millions de roubles en cuivre.

Nous recevons le texte de ces décrets, nous y voyons que les 3 millions de roubles d'argent et

cuivre, qui vont s'ajouter à 3 millions dont le monnayage vient d'être terminé, seront taillés sur le taux de 32 roubles d'argent par 40 livres de cuivre.

Quant au décret qui porte nomination du prince Menschikoff à son nouveau poste, il porte témoignage de la confiance que lui porte le nouveau czar, et paraît être partagée par le grand-duc Constantin.

« Nous ordonnons au membre du conseil de l'empire, général adjudant amiral prince Menschikoff » (ci-devant chef d'état-major de la marine, commandant en Crimée) de prendre possession des fonctions de gouverneur-général militaire de Cronstadt, avec tous les droits, pouvoirs et privilèges réservés aux commandants en chef d'une armée en temps de guerre, comme le prescrit le règlement pour l'administration de l'armée, du 5 décembre 1846, et en soumettant à ses ordres les troupes de terre et de mer à Cronstadt, tout en lui conservant ses autres dignités et fonctions. » (Constitutionnel.)

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

Madrid, vendredi 4 janvier. — « Les bruits que l'on fait circuler relativement à la retraite de Brail, sont sans fondement.

« Les fonds portugais ont éprouvé une forte hausse. Une compagnie anglaise s'est engagée à construire en très-peu de temps, un chemin de fer de Lisbonne à la frontière d'Espagne. »

Berlin, samedi 4 janvier. — Les membres du grand conseil de guerre, réuni à Saint-Petersbourg, s'occupent principalement des questions relatives aux fortifications des points stratégiques de l'empire. Les fortifications de Kiew seront achevées d'ici la fin de l'hiver.

« On assure que l'Autriche a l'intention formelle de saisir la Diète Germanique des propositions de paix qu'elle a envoyées à Saint-Petersbourg.

« Le prince George de Mecklembourg est arrivé hier à Berlin. »

Hambourg, 5 janvier. — « Depuis le 20 novembre, les conférences sur les péages du Sund devaient s'ouvrir, le 2 janvier à Copenhague, entre les délégués des divers Gouvernements. Ces conférences sont aujourd'hui remises indéfiniment. » — Havas.

AFRIQUE FRANÇAISE.

Les colonnes parties de Biskra, Bouçàada, Laghouat et Géryville, à la fin du mois de novembre dernier, pour parcourir le sud, ont accompli heureusement leur mission, et sont en marche pour rentrer dans leurs quartiers respectifs.

Le général Devaux, parti de Biskra à la tête de la colonne fournie par la subdivision de Batna, après avoir campé successivement à l'Oued-Rirez, Sidi-Salek-el-Faidh, Baadia, Monia-Tadja, Thâieb et El-Bir-el-Arab, est arrivé le 5 décembre à Doila, dans l'Oued-Souf, où il a reçu le meilleur accueil. De

là il s'est rendu à El-Oued, où il a séjourné deux jours pour régler les affaires du pays, et, le 14, il faisait sa jonction avec la colonne du commandant Pein, parti de Bouçàada. Le 15, les deux colonnes réunies sont arrivées à Tuggurt, et, à la date des dernières nouvelles, l'Oued-Souf et l'Oued-R'ir jouissaient de la tranquillité la plus complète.

La colonne de Laghouat était, le 17 décembre, à Guerara; son état sanitaire était excellent, et la situation du pays aussi bonne que possible.

Le capitaine de Colomb, commandant supérieur du cercle de Géryville, parti de Brezira, le 17 novembre avec le khalifa Si-Hamza, est arrivé, le 30, à Negoça, et y est resté deux jours pour faire reposer les chevaux et les chameaux, que la traversée des plateaux qui séparent Methli de l'oasis d'Ouargla avait beaucoup fatigués. Le 1^{er} décembre, l'agha Si-Zoubir était venu au camp avec les goums des Chambaâ et la Djemaâ d'Ouargla; le 2, le capitaine Colomb est arrivé à Ouargla, où sa mission a complètement réussi; il a dû quitter cette ville le 12, pour rentrer à Géryville.

Le colonel Costalin était, le 6 à Bou-Semyhoum, et, bien que tout soit calme de ce côté, il ne quittera ces parages qu'à la rentrée du capitaine de Colomb, dont il couvre le mouvement.

La colonne de sud-ouest a quitté Aïben-Khelil le 12, et, le 14, avant d'arriver à Sifsifa, le lieutenant colonel de Lasours reçut, à la grande halte, la Djemaâ de Ich, qui venait offrir la soumission de ce ksar. Le même jour, les Achmouss insoumis envoyaient une députation pour demander l'aman, et leur exemple décidait le kaïd de Naghar-Foukani à envoyer son fils pour protester de ses bonnes intentions.

Après avoir fait un séjour à Sifsifa, la colonne est arrivée le 16 à Aïn-Sefra. Les espions envoyés à Figu rapportent que le nouveau chérif a été chassé de cette oasis et s'est réfugié chez les Oued-Djeris. Toutes ces nouvelles qui sont du 16, prouvent l'influence qu'exerce dans le sud-ouest la présence de nos troupes et combien elle assure la tranquillité.

Au maroc, au contraire, les malheureuses populations sont agitées par des troubles qui, en paraissant devenir plus sérieux chaque jour contrastent d'une manière frappante avec la situation des tribus de l'Algérie. (Constitutionnel.)

REVUE DE L'OUEST.

Nous lisons dans le *Courrier de Nantes*:

Jedi matin, à quatre heures, un incendie qui a pris en peu de temps des proportions colossales, est venu détruire le vaste et bel atelier de MM. Renault et Lotz, mécaniciens, situé prairie de Mauves.

De prompts secours n'ont pu que préserver la maison d'habitation qui joignait les ateliers. Le rez-de-chaussée où se trouvaient les tours, et le premier étage qui renfermait les modèles, ont été en un instant la proie des flammes. Tout a été détruit ou complètement détérioré.

quinze mille francs. — Avec quelle mise première? — Avec cinq louis. — Quelle marche? — J'ai joué au hasard.

Et les mathématiciens raffermissant leurs lunettes et serrant leurs cartes dans le portefeuille, répétaient: — Il a joué au hasard!

— Soixante-quinze mille francs avec cinq louis! dit Félicien à de Vaudreuil.

— Oui, dit de Vaudreuil. Rien de moins étonnant, avec une série de veines. La taille recommence, à notre tour, maintenant.

Et il jeta les deux billets sur le tapis. Félicien s'étreignit avec ses bras, et une salive âcre baigna ses lèvres.

Nous sommes à rouge, dit de Vaudreuil... Neuf! c'est gagné... Quarante!...

Et tous les joueurs de rouge exécutèrent en chœur un apostrophe au ciel et un piétinement général.

— Est-ce perdu? demanda le candide Félicien.

— Perdu! dit de Vaudreuil, laissant tomber sa tête, ses bras, ses mains, et poussant un soupir; et perdu, ajouta-t-il, contre toutes les règles! Toutes les chances pour nous! j'allongeais la main pour prendre quatre mille francs... Quarante!... un scélérat de valet de cœur qui est tombé sur le dos, quarante!

— Ah! vous avez joué bien malheureusement, Monsieur, dit une jeune femme à de Vaudreuil, et elle se retourna en frédonnant un air de vaudeville.

— Connaissez-vous cette femme? demanda Félicien.

— Moi, je ne la connais pas. Il y a ce soir ici cent femmes de toute condition et de toute vertu qui viennent faire ce que nous faisons.

— Se ruiner! dit Félicien en mordant sa lèvre: se ruiner!

Il croisa les bras, baissa la tête, et s'appuya contre un angle de la cheminée comme un homme qui ne compte plus sur ses pieds pour le soutenir. De Vaudreuil prit la même position à l'autre angle, et tous deux, dans une immobilité symétrique, ressemblaient à des cariatides supportant le fardeau du désespoir.

Personne ne les remarquait.

Félicien abdiqua le premier son rôle de statue et poussa un long soupir dans la direction de de Vaudreuil. Celui-ci glissa sur le dos le long de la cheminée et riposta par un espèce de sanglot étouffé violemment.

— Eh bien! dit de Vaudreuil après le sanglot.

— Il ne vous reste donc plus rien? demanda le jeune homme avec un accent qui ne témoignait pas une grande confiance.

— Absolument rien, mon pauvre ami. S'il me restait deux francs, je les mettrais à la roulette sur le 31: c'est un bon numéro, à onze heures et demie.

— Il est onze heures et demie! dit Félicien consterné.

— Voyez à la pendule: dans trente-et-une minutes nous sommes à demain.

— Oh! quel horrible premier de l'an!... De Vaudreuil, je suis au comble du désespoir.

— Et moi, donc! moi qui vous ai perdu! moi qui....

— Pauvre de Vaudreuil!... Et! je ne vous en veux pas... non... c'est la fatalité! il me reste cinq cents francs pour toute fortune!

— Il vous reste cinq cents francs, Félicien!

— Oui; chez moi... que faire de cette bribe?

— Au fait, rien... Ce monsieur avec dix louis...

— Croyez-vous que j'aie le temps d'aller rue Grammont!

— En deux bonds nous y sommes.

— O mon Dieu, si vous me donniez dix minutes de bonheur!

— Ce serait bien juste, ma foi!

— Allons chez moi.

Et ils s'élancèrent de la cheminée à l'escalier, aussi lestement que leur permit la foule qui encomrait les salons.

O désespoir! la cour de Frascati était inondée de sergents de ville et de gardes municipaux. La porte cochère, ne s'ouvrait que par intervalles, aux voitures qui emportaient à leur maison les joueurs des deux sexes, et interdisait toute faculté de retour. En ce moment, Frascati soutenait un véritable siège. Dans la rue Richelieu, cinq cents baïonnettes plus intelligentes que jamais se croisaient contre une population improvisée de joueurs. L'émeute aléatoire avait son tour. On exécutait des charges de cavalerie contre les *martingales*, les mathématiciens et d'Alembert. Au plus fort des groupes on distinguait quelques députés qui avaient voté la loi, et qui réclamaient leur part dans les faveurs de la fortune agonisante. Les plus acharnés de tous étaient les Russes qui arrivaient de Saint-Petersbourg en chaise de poste, et les Américains de New-Yorck, que le paquebot du Havre avait jetés trop tard, à Rouen, sur la route de Paris. Ces deux classes d'étrangers retardataires invoquaient le droit des gens.

— On peut sortir, mais on ne rentre pas! s'écria de Vaudreuil; c'est l'inverse de l'enfer.

— Vous croyez? dit Félicien d'une voix éteinte.

— Eh! n'entendez-vous pas ces cris d'émeute du dehors?

— Oui... Dieu, quels cris!... Oh! s'il pouvait y avoir une révolution.

Aux premiers cris d'alarme, les fonctionnaires judiciaires, civils et militaires s'étaient rendus sur le lieu du sinistre.

Les employés du chemin de fer, avec leur pompe, sont arrivés des premiers.

Sapeurs-pompiers, habitants, ecclésiastiques et frères des Ecoles chrétiennes, tous ont rivalisé de zèle pour arrêter les progrès de cet incendie, qui ne donnait plus d'inquiétudes, à 8 heures du matin, pour les bâtiments voisins.

La perte est évaluée à 160,000 fr.

Cet établissement était assuré par la compagnie la *Paternelle*.

FAITS DIVERS.

— Un épisode touchant de la guerre de Crimée est rapporté en ces termes par le *Moniteur* :

« On se rappelle le combat de Balaklava, livré au commencement du séjour de l'armée alliée en Crimée. Le bataillon grec fut presque entièrement détruit dans cette lutte, à la suite de laquelle un grand nombre de prisonniers restèrent au pouvoir des Anglais. Parmi eux se trouvait un capitaine, M. Stamatji, qui fut envoyé à Malte.

« Il venait de perdre sa femme, et laissait en s'éloignant une famille nombreuse, composé de cinq jeunes filles, dont l'aînée alors avait quinze ans. Une de ses belles-sœurs, qui habitait Karani, veuve d'un colonel russe, prit soin des pauvres enfants que la guerre rendait orphelins.

« La situation de la pauvre famille, à l'entrée de l'hiver, dans des circonstances comme celles où l'on se trouvait, était triste et précaire; le général en chef, aussi bon et humain qu'il était courageux et prévoyant, lui vint en aide. Il fit préparer au monastère Saint-Georges, avec l'assentiment des religieux, une petite maison qui servit de refuge aux demoiselles et à leur mère adoptive. Il leur fit donner des distributions régulières de pain et de viande, et pourvut à tous leurs besoins. Elles passèrent ainsi les mauvais jours de la saison, à l'abri du froid, des privations et des souffrances.

« Lorsque vint le printemps, la belle-sœur tomba malade. Le médecin du quartier-général fut envoyé auprès d'elle et lui prodigua ses soins; en même temps, comme elle était hords d'état de s'occuper de la petite famille, le général en chef, toujours prévoyant et prêt à faire le bien, demanda et obtint des Anglais que le père serait amené au monastère pour y être prisonnier de guerre sur parole et prendre soin de ses enfants. Rien ne peut dépeindre la joie et la reconnaissance de ce pauvre homme lorsqu'il se trouva au milieu de ces tendres objets de son affection.

« La belle-sœur, soignée avec un zèle admirable, succomba néanmoins à une attaque de paralysie du cœur, et bñnit, en rendant le dernier soupir, ceux qui avaient apporté un si noble soulagement à son malheur. Pendant le reste du printemps et pendant tout l'été, la jeune famille resta au monastère, ob-

jet des soins, des attentions et du respect de tous. Le père nous disait souvent, les larmes aux yeux, combien il était heureux d'avoir trouvé dans les Français des ennemis si bons, si généreux. Vers la fin de l'été, il fut, avec ses enfants, rendu aux Russes et conduit à Odessa.

« Malgré la liberté dont elles allaient jouir, les pauvres jeunes filles n'ont quitté qu'en pleurant le monastère où elles ont éprouvé une si douce captivité : leur absence à rendu à ce lieu son isolement et son apreté sauvage. Lorsqu'en suivant la mer, on longe la côte de près, on ne voit plus, comme autrefois, leur par visage apparaître au milieu des touffes de rosiers, de lauriers, de myrtes qui, des jardins du monastère, descendent depuis le sommet de la falaise jusqu'au rivage. On ne voit plus, à l'heure des offices, leur figure recueillie traverser les galeries du cloître pour se rendre à la chapelle et mêler leurs douces voix et leurs prières à la voix grave et sévère des religieux. On ne voit plus, le matin, par un beau temps, leur tête virgine paraître sur le rocher de Saint-Mitrophane et attendre le premier rayon du soleil. La nature, que leur présence n'anime plus, a repris toute sa sévérité, le monastère toute sa solitude. »

DERNIÈRES NOUVELLES.

On nous écrit de Berlin, le 5 janvier :

« Le gouvernement autrichien a fait savoir ici qu'il avait l'intention de soumettre à la Diète germanique les propositions de paix qui ont été envoyées à Saint-Petersbourg, en demandant que les Etats allemands les acceptent formellement et les appuient tous de la même manière vis-à-vis de la Russie. La Prusse n'a pas encore pris de décision sur cette proposition.

« Turin, dimanche 6 janvier. — Le général Lamarmora part demain pour Paris, où il va assister aux conférences militaires qui doivent avoir lieu dans cette capitale.

« Le général Chazal, chargé par le roi des Belges d'une mission spéciale, auprès de S. M. le roi de Sardaigne, a été reçu le 4, par Sa Majesté, et est reparti hier. »

« Berlin, lundi 7 janvier. — « La commission de la Banque, à la suite d'une séance qu'elle a tenue aujourd'hui, a décidé que le taux de l'escompte serait élevé de 4 1/2 à 5 p. %, pour les fonds dits lombards, et de 5 1/2 à 6 p. % pour les autres valeurs. »

Hambourg, lundi 7 janvier. — « La Diète hollandoise a élu tous ses députés au grand conseil délibératif, commun au royaume, dans le parti allemand opposé aux Danois. » — Havas.

CHRONIQUE LOCALE.

Notre ville a commencé le cours des réunions et soirées d'hiver : désormais, jusqu'au temps du ca-

rême, toutes les semaines seront marquées par des fêtes brillantes. C'est à M. le général comte de Rochefort qu'est due, pour cette année, l'initiative de ces plaisirs si profitables aux marchands et ouvriers. Son exemple sera suivi; plusieurs fêtes déjà sont annoncées, et l'on vaudra donner à la saison triste et monotone de l'hiver, cet air de vie que la rigueur des temps semblait, cette année plus que jamais, vouloir lui disputer. P. GODET.

Les journaux d'Angers nous annoncent la mort d'un prêtre vénérable, qui a laissé à Saumur d'honorables souvenirs, M. Monsallier; ils nous disent les regrets profonds qui ont entouré son cercueil.

Saumur les partagera ces regrets, car M. Monsallier, qui a exercé longtemps, en notre ville, le saint ministère, avait rendu à plus d'une famille de bien grands services; aucun de ceux qui l'ont connu n'a oublié sa foi ardente, son zèle apostolique et la droiture de son cœur. — On sait qu'il était un de ceux qui, avec le vénérable M. Forest, eurent, après l'Emigration, qu'ils avaient préférée à l'apostasie, la difficile et délicate mission de réparer les maux profonds qu'avait faits l'impie philosophie et révolutionnaire.

Tous les cœurs reconnaissants et religieux, ici comme à Angers, regretteront l'homme de bien qui, partout où il a passé, a laissé des traces de ses bienfaits. P. GODET.

M. David, d'Angers, le statuaire, vient de mourir.

Nous reviendrons sur cet homme, une des gloires artistiques de l'Anjou. P. GODET.

Il existe des almanachs pour tous les goûts, toutes les classes, toutes les spécialités; il n'y en avait pas pour les rentiers et les spéculateurs; cette lacune vient d'être comblée par l'*Almanach de la Bourse*, dont la première année vient de paraître. Ce petit volume, en outre d'un traité des opérations de bourse, contient une foule de renseignements indispensables à toutes personnes possédant des rentes sur l'Etat, des actions de chemins de fer ou des actions industrielles.

Marché de Saumur du 5 Janvier.

Froment (hec. de 77 k.) 52 75	Graine de luzerne . 60 —
2 ^e qualité, de 74 k. 51 45	— de colza . . . —
Seigle 20 80	— de lin . . . —
Orge 16 —	Amandes en coques
Avoine (entrée) . . 40 —	(l'hectolitre) . . . —
Fèves 17 60	— cassées (50 k) 80 —
Pois blancs 24 —	Vin rouge des Cot.,
— rouges 24 —	compris le fût .
— verts —	1 ^{er} choix 1855. 120 —
Cire jaune (50 kil) . 160 —	— 2 ^e — . . . 100 —
Huile de noix ordin. 80 —	— 3 ^e — . . . 90 —
— de chenevis . . 65 —	— de Chinon . . 110 —
— de lin 65 —	— de Bourgueil . 140 —
Paille hors barrière. 47 —	Vin blanc des Cot.,
Foin 1855. id . . . 75 —	1 ^{re} qualité 1855 150 —
Luzerne 70 —	— 2 ^e — . . . 70 —
Graine de trèfle . . 75 —	— 3 ^e — . . . 50 —

— Félicien, donnez-moi la clef de votre secrétaire... vite... j'ai une idée. Je vais envoyer un sergent de ville rue Grammont.

— Bien imaginé, de Vaudreuil ! voici ma clef.

— Attendez-moi sur la première marche de l'escalier; il faut nous retrouver aisément. La foule nous bat de tous côtés comme des rois dans un jeu de cartes.

De Vaudreuil marcha vers la porte, où des sergents de ville réglaient la sortie de deux voitures et d'un cabriolet. Félicien remonta vers l'escalier.

Quelques minutes après, de Vaudreuil frappa sur l'épaule de Félicien, et lui dit : J'ai cinq cents francs; les voilà !

— Comment ! déjà ! d'où viennent-ils ? dit Félicien avec des yeux effarés.

— Pas un instant à perdre, un seul instant; il vous reste un quart d'heure. La Fortune en personne est descendue du ciel pour venir à notre secours.

— Mais !...

Et de Vaudreuil enleva Félicien par le bras, et le poussant dans les salons en lui montrant le cadran.

La double aiguille de la pendule formait à peu près un angle droit, une pointe sur 9, l'autre sur 12.

— Oh ? cette fois, c'est moi qui joue ! dit Félicien, et il prit vivement le billet des mains de de Vaudreuil.

— Mais, mon ami, vous allez jouer au hasard, dit de Vaudreuil avec une sorte d'effroi mathématique.

— Oui, au hasard. Vous m'avez fait de belles affaires en jouant à coup-sûr avec d'Alembert.

Et il jeta le billet sur le tapis vert en disant aux banquiers :

— Je laisse jusqu'à minuit.

La dernière *taille* était commencée. Le jeu allait len-

tement à cause de la profusion des *masses*. Nos deux héros suivaient, par-dessus les épaules des joueurs, les progrès de leur billet qui, dans une série victorieuse, était arrivé à douze mille francs, *maximum* du jeu. Enfin, de douze en douze, au coup de minuit, Félicien, se trouvait à la tête de quatre-vingt billets de mille francs. Alors un silence solennel se fit dans le salon de *trente-un*. Le banquier prit un air grave et laissa tomber ces paroles funèbres :

— Messieurs, le dernier coup !

— Vingt mille francs pour le dernier coup, dit Félicien au banquier.

— Tenu, répondit le banquier avec dignité et calme.

Et les douze coups de l'heure suprême servirent d'accompagnement triomphal aux vingt mille francs supplémentaires de la fortune de Félicien.

— J'ai cent mille francs ! s'écria le jeune homme ivre de joie ! Eh bien ! mon cher de Vaudreuil, vous paraissez fâché de mon bonheur ?

— Moi, dit de Vaudreuil avec une sorte d'embarras mystérieux, moi, point du tout... je suis ravi... Je suis consterné de joie, c'est le mot.

— Maintenant, notre premier devoir, c'est de rendre le billet de cinq cents francs à ce mystérieux prêteur que je ne connais pas, courons chez lui.

— A cette heure ? Félicien, y pensez-vous ?

— Donnez-moi son adresse et j'y vais seul.

— Impossible ! impossible !

— Et pourquoi ?

— Je vous le dirai demain. Que diable ! si vous eussiez perdu, vous n'auriez pas rendu le billet maintenant. Attendons demain, et je vous parlerai.

— A la bonne heure ! Inutile de vous dire, mon cher

de Vaudreuil, que la moitié de cette somme vous appartient.

— Oh ! ceci est une autre affaire... dit de Vaudreuil.

— Vous refusez ?

— Proposez-moi de vivre avec vous, dans votre maison, en famille, quand vous serez marié.

— De tout cœur.

— Accepté. Adieu; je vais regagner mon faubourg. Vous avez besoin de repos, comme moi. Adieu; à demain, Félicien.

— A demain, mon ami.

Félicien, resté seul, prit un assez long détour pour se rendre rue Grammont. Il courut à la rue St-Lazare, tout exprès pour saluer les croisées de la maison garnie où logeait sa belle veuve. Ce devoir rempli, il rentra chez lui et recompta ses cent mille francs.

(La suite au prochain numéro.)

BOURSE DU 5 JANVIER.

5 p. 0/0 baisse 50 cent. — Fermé à 65.

4 1/2 p. 0/0 hausse 55 cent. — Fermé à 91 75.

BOURSE DU 7 JANVIER.

5 p. 0/0 hausse 10 cent. — Fermé à 65 30.

4 1/2 p. 0/0 baisse 30 cent. — Fermé à 91 25.

P. GODET, propriétaire-gérant.

Etude de M^e CHEDEAU, avoué à Saumur, rue du Temple, n° 22.

D'un jugement rendu par le Tribunal civil de première instance séant à Saumur, le 29 décembre 1855,

Entre la demoiselle Joséphine Duret, demeurant à Saumur, ayant pour avoué M^e Chedeau,

Et la dame Urbaine Raizin, veuve en premières noces du sieur Duret, et en secondes, du sieur Joseph Montfort, propriétaire, demeurant à Montreuil-Bellay, ayant M^e Beaurepaire pour avoué ;

Il appert :

Qu'il a été nommé pour conseil judiciaire à la dite dame Montfort M^e Bry, notaire à Montreuil-Bellay, sans l'assistance duquel elle ne pourra faire aucun des actes indiqués dans les articles 499 et 513 du Code Napoléon.

Dressé par l'avoué soussigné à Saumur, le 7 janvier 1856.

(18) CHEDEAU.

D'un acte reçu par M^e Deniau, notaire à Allonnes, en présence de témoins, en date du 28 décembre 1855, enregistré le lendemain, f° 28, v° c. 1 et 2, par M. Touchard qui a perçu les droits, il appert que :

MM. Vincent-Frédéric Hupont ;

Anguste Boutault ;

Et Antoine Raphaëli,

Carriers demeurant à Allonnes, ont formé entre eux, une société en nom collectif, pour l'extraction et la vente de la pierre de tuf, provenant des carrières dites des Caveaux, des Loires et des Caves-Loce, existant sur les domaines du Bellay, dans la commune d'Allonnes ;

Que chacun des associés pourra faire des ventes pour le profit de la société, le cas excepté où il s'agirait de marchés, pour construction, en quels cas le concours simultané des trois associés deviendra nécessaire.

Que le sieur Hupont aura seul la signature sociale ;

Et qu'enfin, la société a commencé le 28 décembre 1855 et finira le 1^{er} novembre 1861.

(19) DENIAU.

Tribunal de Commerce de Saumur.

FAILLITE DESBORDES-PAGERIE.

Les créanciers de la faillite du sieur Hippolyte Desbordes-Pagerie, vannier et marchand de rouenneries, demeurant à Saumur, rue d'Orléans, sont invités à se réunir, le vendredi 11 de ce mois, à huit heures du matin, en la chambre du conseil du Tribunal de commerce, à l'effet d'être consultés, tant sur la composition de l'état des créanciers présumés, que sur la nomination ou le remplacement du syndic, conformément aux dispositions de l'article 462 du Code de commerce.

Le Greffier du Tribunal.

(20) A. DUDOUET.

Etude de M^e LEROUX, notaire à Saumur.

A VENDRE

Le PARC de VERRYE, situé dans la commune de Verrye à 4 kilomètres de Saumur.

Ce parc, de la contenance de 124 hectares 37 ares 26 centiares, est divisé en 17 coupes.

Il est entouré de chemins ; son exploitation est très-facile.

Les taillis sont d'une belle venue.

Il existe sur cette propriété 19 cents à 2 mille arbres-futaie, d'une valeur de plus de 25,000 francs.

S'adresser à M^e LEROUX, notaire à Saumur. (21)

M. GRÉARD quitte son magasin de la rue Saint-Jean pour agrandissement de commerce en cette ville. (622)

Etude de M^e LE BLAYE, notaire à Saumur.

A VENDRE

OU A LOUER

UNE MAISON,

A Saumur, rue Royale,

Présentement occupée par M. Leffet-Guillemet, peintre.

S'adresser audit notaire. (577)

A LOUER

Pour la St-Jean prochaine,

Une MAISON et des MAGASINS,

Occupés par M. Besnard, charpentier, Rue de la Visitation.

S'adresser à M. GRANRY, sur les Ponts. (680)

A LOUER

Présentement

Une MAISON, sise à Vernoi, composée de salle à manger, salon, vestibule au milieu, cuisine ; vaste cour au nord, où sont les servitudes, close de murs ; cour au midi, grand jardin en suite ; au levant un vaste enclos entouré de murs, chambres hautes avec cabinets, grand grenier régnant sur le tout ; caves.

S'adresser à M^e VERNEAU, notaire à Vernoi. (7)

A LOUER

Pour la Saint-Jean prochaine,

La MAISON occupée par M^{me} GRÉARD, rue Saint-Jean.

S'adresser à M. GALLEAU fils.

A LOUER

OU A VENDRE

UNE MAISON

Rue Cendrière,

Occupée par M^{me} veuve Peltier.

S'adresser à M. FAUGÈRE. (718)

On désire un APPRENTIGANTIER. S'adresser à M. BLANCHET, gantier, place de la Bilange. (566)

A LOUER

Présentement

1^o Chambre, cave et jardin, situés commune de Saint-Lambert.

2^o Chambre, cave et jardin, au Chapeau.

S'adresser à M. Pellé, dans la Basse-Ile. (723)

Etude de M^e LE BLAYE, notaire à Saumur.

A VENDRE

OU A LOUER

MAISON NEUVE,

Rue de la Basse-Ile, appartenant à M. Ossant.

S'adresser audit notaire. (589)

LES CHAINES HYDRO-ELECTRIQUES PULVERMACHER, brevetées

et à l'étranger, S. G. D. G., approuvées par l'ancienne médecine de Paris, et décrites dans les ouvrages de MM. les professeurs Pouillet, Becquerel, Ganot, D^r Puchesse, Dumoncel et autres savants, et récompensées à l'Exposition universelle de Paris, sont un véritable spécifique pour les rhumatismes, névralgies, migraines, sciaticques, etc., contre lesquels chacun peut très-facilement les employer comme un puissant remède externe tout-à-fait inoffensif.

Sous la direction d'un médecin habitué à traiter au moyen de l'électricité, elles guérissent radicalement la paralysie, l'amaurose, les maladies de poitrine, les convulsions, les crampes, l'épilepsie, les premiers symptômes d'as-

COMPTOIR VINICOLE ET COLONIAL DE LA GIRONDE
CHOCOLAT DE L'INFANTE
FABRIQUE DE CHOCOLATS ESPAGNOLS

B. DELPUGET et SAZIAS jeune, propriétaires-gérants à Bordeaux.

Ce Chocolat se trouve seulement à Saumur, chez MM. MORIN et MAILLET, négociants-épiciers, rue Beaurepaire, inutile de le demander ailleurs à Saumur ; l'excellence de ce produit dispense de tout éloge et de toutes réclames. (694)

AUX 317,000 SOUSCRIPTEURS A L'EMPRUNT NATIONAL DE 1855

ALMANACH

DE

LA BOURSE

CONTENANT :

POUR 1856. — 1^{re} ANNÉE.

UN CALENDRIER FINANCIER spécial, indiquant les intérêts et dividendes qui se paient dans le mois.

RENSEIGNEMENTS OFFICIELS sur les ministères de finances et du commerce, agents de change de Paris et des départements, etc.

UN TRAITÉ THÉORIQUE ET PRATIQUE des opérations de Bourse, divisé ainsi.

Du placement des capitaux.
Coup-d'œil général sur la Bourse.
Opérations de Bourse.
De la spéculation.

FONDS PUBLICS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS. Dates des emprunts. — Leur quotité en rentes et en capital. — Les coupures. — Époques du paiement des intérêts. — Mode d'amortissement. — Les cours, etc.

Se trouve en cette ville, chez M. GAULTIER, libraire ; dans les localités sans libraire auprès des colporteurs, et à Paris, chez HOUSSIAUX, rue du Jardinnet, 5.

Autres Almanachs en vente : ALMANACH DE NAPOLEON pour 1856. 8^e année. Contenant la Guerre, avec gravures. — 50 cent. ALMANACH MUSICAL. 3^e année, contenant des morceaux de musique pour piano, portraits et biographies des musiciens célèbres. Petit album doré sur tranche. — 50 centimes. (716)

phyxie, l'hystérie, la surdité, la constipation, les hémorroïdes, les humeurs vicieuses, etc., et sont susceptibles d'être employées comme auxiliaires dans la médication ordinaire.

L'efficacité médicale de ces appareils, qui n'exposent le malade à aucune secousse électrique, est due à l'heureuse transformation de la pile en une chaîne, dont les fils métalliques, disposés en spirale, la rendent aussi portable et aussi souple qu'une chaîne de montre.

La solution d'un long procès qui a eu pour résultat la condamnation de l'adversaire de M. Pulvermacher à 250,000 FRANCS de dommages-intérêts, permet à ce dernier de reprendre lui-même la direction de ses affaires, et de propager les bienfaits de sa découverte en réduisant ses prix de 40 p. o/.

Les chaînes pour l'usage personnel se vendent, selon leur force, depuis 3 f. 50 c. jusqu'à 15 fr.

DÉPÔT : chez M. DAMICOURT, pharmacien à Saumur.

Pour ne pas confondre ces chaînes avec celles faussement appelées galvanico-électriques, les rubans, bagues, etc., il suffit d'assister aux expériences faites journellement au dépôt général, à Paris, et chez tous les dépositaires, et d'y prendre connaissance des prospectus, des rapports scientifiques et des nombreux témoignages de guérison, qui seront expédiés sur demande contre un timbre de 20 centimes. (Affranchir.)

Dépôt général, 18, rue Favart, près l'Opéra-Comique. (693)

VIN ANTI-GOUTTEUX et antirhumatismal (de colchique du Codex), de A. d'ANDURAN, médecin-pharmacien à La Rochelle, avec lequel l'auteur s'est guéri d'un rhumatisme goutteux. Ce remède, admis à l'Exposition universelle de 1855, arrête de suite l'accès et guérit radicalement les affections goutteuses nouvelles ; dans les anciennes il en éloigne de plus en plus les accès et les rend très-bénins. Prix du flacon et du mémoire : 10 fr. — Dépôt chez M. PERDRIAU, ph. à Saumur. (525)

Saumur, P. GODET, imprimeur.